



Cathy BROSSERON

**Au jardin
de mon père**

Cathy Brosseron

Au jardin de mon père

© Cathy Brosseon, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4325-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Au jardin de mon père
Les lilas sont fleuris
Tous les oiseaux du monde
Viennent y faire leurs nids*

*Auprès de ma blonde
Qu'il fait bon, fait bon, fait bon
Auprès de ma blonde
Qu'il fait bon dormir !*

Aux femmes de ma famille qui m'ont inspiré cette histoire.

Chapitre 1

Ma mère ne m'aimait pas.

Ses marques d'affection étaient aussi rares que la neige en plein mois d'août. Pour éviter de m'embrasser, elle prétextait un violent mal de tête et dressait ses deux bras devant son visage comme un rempart, en s'excusant mollement. Au mieux affichait-elle une indifférence polie en refusant à ses lèvres de coopérer. Ses baisers se réduisaient alors à un frôlement silencieux de joues qui me brûlaient le visage davantage qu'une paire de gifles. Je ravalais mes larmes, me maudissant de ne pas savoir quémander une caresse plus chaleureuse, honteuse de ne pas savoir protester.

Et puis, il y avait ce surnom ridicule. Car, ma mère, quand nous étions seules, ne m'appelait jamais par mon prénom. Elle me surnommait *Elle*.

Comment peut-on appeler *Elle* sa propre fille ?

Elle n'est pas un prénom puisqu'il peut être attribué à toutes les femmes, à toutes les filles.

Ce ne peut même pas être l'initiale de mon prénom, les lettres ne correspondent pas. La prononciation est différente. Il suffit de faire l'essai pour s'apercevoir qu'on n'ouvre pas la bouche de la même façon quand on prononce les deux mots.

Ma mère avait beau m'expliquer qu'il fallait comprendre 'Hél' comme le début d'Héloïse, je n'entendais qu'un pronom qui n'avait rien de personnel. Une aberration grammaticale qui me meurtrissait les oreilles et le cœur.

— *Elle*, sois gentille !

— *Elle*, ne mets pas les doigts dans ta bouche.

— *Elle*, on ne t'a pas appris à ne pas répondre ?

— Elle ... Elle ... Elle ...

Pourtant, je le savais, c'est ma mère qui avait choisi mon prénom, en dépit des réticences de sa famille et du Père Remy qui le trouvaient trop exotique.

Pourquoi, dès lors, refuser à sa fille d'entendre s'assembler les lettres de son prénom dans la bouche maternelle ? Pourquoi ma mère en voulait-elle tant à son enfant au point de nier son existence en refusant de prononcer son nom ou de l'embrasser ?

Je n'osais pas poser ces questions qui me brûlaient la gorge. Je me contentais d'observer ma mère de loin. Je percevais alors le regard d'acier de celle-ci couler sur moi à la dérobée puis se perdre au loin, comme si je devenais transparente. Et moi, je me sentais sombrer et je souhaitais disparaître.

Ma mère, pour autant, se gardait bien de m'appeler ainsi quand il y avait du

monde. À ces moments-là, elle se gardait tout court de prononcer mon nom. Mais le surnom maudit fusait dès que nous étions seules, comme une incantation maléfique, le secret inavouable d'une mère qui rejette son enfant.

Sans cesse, mon cœur battait la mesure entre le chagrin et la colère.

Pour me consoler et me venger, j'avais inventé un surnom pour ma mère, à l'image du mien, qui reflétait parfaitement la dichotomie de mes sentiments.

M comme Marjolaine.

M comme maman. *M* comme un ordre masqué.

M comme Aime.

Aime-moi, maman...

Mais une seule lettre ne fait pas un nom, même le plus commun, ni un verbe un prénom.

J'avais tranché. Pour moi, ma mère serait Ème.

Souvent, je me demandais ce que j'avais bien pu faire pour qu'Ème me déteste ainsi. Mais, lorsque je me plaignais à mon père du manque d'ardeur de son épouse pour embrasser sa fille, de ses refus brutaux et de ses mauvais prétextes, la réponse qu'il me donnait était toujours la même :

— Crois-moi, Héloïse, tu te fais des illusions. Marjolaine est ta mère. Elle ne sait pas le montrer mais elle t'aime.

S'ensuivaient alors de longues excuses aussi absurdes les unes que les autres.

Sa femme était très jeune lorsque j'étais née, elle avait beaucoup souffert pendant la guerre... L'idée qu'une mère rejette sa propre fille était pour lui aussi incongrue que des œufs sortant d'un pis d'une vache.

À onze ans, je m'étais résolue à ne plus me lamenter sur mon sort. J'avais compris que c'était inutile. J'étais une grande fille. Puisque mon père ne voulait pas me croire, à quoi bon réitérer mes ressentiments ? À quoi bon lui répéter que lui aussi avait souffert pendant la guerre mais qu'il ne m'en aimait pas moins ?

Mon père était mon héros mais c'était un colosse aux pieds d'argile.

J'avais dix-huit mois lorsque Charles Neuvière était revenu chez lui en fauteuil roulant à l'été 1917. Plusieurs éclats d'obus l'avaient privé de l'usage de ses jambes. Pour ne pas sombrer, il avait choisi de s'enfermer parmi ses livres et avait confié la gérance de son exploitation agricole à Victor, le frère de son épouse.

Le domaine de la Chantraine était l'un des plus importants des environs. Il s'étendait sur une centaine d'hectares de part et d'autre du village et employait une vingtaine d'ouvriers, sans compter les journaliers qui les épaulaient pour les gros travaux. Les revenus qu'il générait, cumulés à la pension d'invalidité de mon père, nous permettaient de vivre sans qu'il n'ait à travailler.

La ferme et ses bâtiments m'étaient interdits, je n'y avais pas accès. Mes

parents ne voulaient pas m'y voir traîner. Mon oncle me sermonnait dès qu'il apercevait ma silhouette dans la cour. Mais c'était plus fort que moi. J'aimais voir les chevaux passer le porche, les vaches se désaltérer à la rivière toute proche. J'aimais le bruit des machines, le balancement des tracteurs sur les pavés, les charrettes remplies de foin. La boue, les odeurs de fumier, les traces de déjection ne me gênaient pas.

J'étais l'héritière du domaine, m'avait informée mon père. J'attendais le jour où j'en reprendrais les rênes pour m'en faire un paradis.

Mes parents et moi, nous habitions en face, dans une autre maison.

Celle-ci n'avait pas de véritable nom, tout le monde l'appelait la Nouvelle Chantraine. Elle avait été construite avant-guerre pour les grands-parents de mon père. Ce dernier l'avait fait rénover quand mon oncle était devenu régisseur.

Dans sa nouvelle demeure, à l'arrière de la salle à manger et de la cuisine, Charles avait fait aménager une bibliothèque, un salon et deux chambres de plain-pied. J'avais la mienne à l'étage, à côté de la chambre d'amis. Un jardin, entouré de murs épais qui le protégeaient des curieux, courrait tout autour de la maison. Ème, ma mère, en avait fait son domaine, elle y cultivait toute une gamme de fleurs ainsi que des framboisiers, des groseilliers et quelques légumes de saison. Seul le lilas ne recevait aucun soin. Ème avait son parfum en horreur et interdisait qu'on en fasse des bouquets. Elle aurait voulu le couper mais le maître des lieux s'y opposait. Le lilas avait été planté par sa mère et il y tenait comme la prunelle de ses yeux.

Ma grand-mère paternelle ne m'avait pas laissé un grand souvenir, elle était morte quand j'avais cinq ou six ans. Je gardais simplement en mémoire l'image d'une femme revêche et imposante qui ne sortait jamais sans son chapeau ni ses gants.

La Nouvelle Chantraine, si pimpante à l'extérieur, transpirait d'austérité dans toutes ses pièces. Les meubles vieillots étaient ceux de mon aïeule. À la ferme, elle n'avait laissé que la grande table et les bancs en bois où s'asseyaient valets et servantes pour les remplacer par un mobilier bourgeois qui cadrait mal avec les murs chaulés de la salle à manger.

Lorsque mon père lisait ou qu'il écrivait dans la bibliothèque, personne n'avait le droit de le déranger ou de faire du bruit dans la maison. Ème se réfugiait ou au salon, elle y brodait et tricotait, perdue dans ses pensées jusqu'au repas du soir. Je m'enfermais dans ma chambre et notre maison se refermait sur ses occupants.

Vivre dans ce tombeau m'angoissait et je ne rentrais jamais directement chez moi à la sortie de l'école. Je préférais m'arrêter chez ma grand-mère pour goûter et faire mes devoirs. La vieille dame était la seule qui me prêtait un minimum d'attention. C'était à elle que je confiais mes joies et aussi mes peines, que je

racontais mes cauchemars. Mais la nuit venue, je redoutais de m'endormir et de rêver, encore une fois, qu'Ème passait sans me voir tandis que je courais après ma mère en tentant de m'accrocher à ses jambes.

Chapitre 2

1927

La cloche qui annonçait la sortie de classe avait sonné. Je me suis hâtée de ranger mes crayons et de boucler mon cartable pour aller retrouver ma grand-mère dans sa petite maison tout près de la rivière, en contre-bas de l'école.

Je n'avais pas encore traversé la rue quand une bicyclette s'est arrêtée à ma hauteur. J'ai reconnu Anatole, le fils de l'instituteur. Tout comme moi, il avait fêté ses onze ans aux environs de Noël. Son visage tapissé de taches de rousseur et son abondante tignasse couleur carotte lui donnaient l'air de sortir tout droit d'une bande dessinée.

Son vélo à la main, il s'est avancé vers moi :

— Je te ramène ?

J'ai hésité. C'était un garçon.

On se connaissait, on était dans la même classe, puisqu'il n'y en avait qu'une. Mais nos cours d'école respectives étaient séparées par un muret central. Les garçons n'avaient pas à parler aux filles, et réciproquement.

Les yeux couleur de miel d'Anatole pétillaient de malice. Il m'a souri :

— Tu veux qu'on aille pêcher des têtards ? J'ai un bocal dans ma besace.

D'ordinaire, j'avais peur de tout. Peur de courir, de sauter, peur du qu'en-dira-t-on... Mais la maison de ma grand-mère était la plus proche de la rivière. Et le sourire du garçon m'avait fait pousser des ailes. Quand il m'a invité une nouvelle fois à monter à l'arrière du vélo, je me suis surprise à accepter.

Anatole a penché sa bicyclette afin que je puisse monter sur le porte-bagages. J'ai soulevé mon manteau et ma robe puis j'ai calé mon cartable à bretelles devant moi. C'était la première fois que je grimpais sur ce genre d'engin.

La machine, un peu trop grande pour la taille du garçon, a zigzagué dangereusement avant que ce dernier parvienne à l'équilibrer et puisse s'asseoir sur la selle. Les jambes à l'équerre, j'ai crié tout à la fois ma peur et ma joie et je me suis accrochée à Anatole qui a éclaté de rire. On s'est engagé sur la Route.

Aucun de nous deux n'avait en tête la véritable dénomination de la rue. Ici, personne ne l'appelait la Voie Sacrée. On disait la Route, comme si, pour occulter les horreurs de la Grande Guerre, il suffisait de taire son nom. Pourtant, de 1914 à 1918, les soldats l'avaient sillonnée sur une cinquantaine de kilomètres pour rallier le front de Verdun depuis la base arrière de Bar-le-Duc. Cette simple petite route, étroite et tortueuse avant les hostilités, avait été élargie en 1916 pour permettre aux véhicules de passer dans les deux sens. Au plus fort des combats, jusqu'à six mille véhicules par jour avaient emprunté cet itinéraire